

LE TEMPS DES IDÉES MOLLES

Jean-Blaise Grize

Introduction

Mon titre résulte trop directement de ce que je voudrais dire pour qu'il n'exige pas quelques précisions préalables.

Il est d'abord question d'*idées molles*, par quoi il faut entendre qu'elles sont molles par opposition à dures, comme on parle de sciences molles et de sciences dures. Mais elles sont molles aussi en ce sens qu'elles se laissent façonner, comme on le dit de la cire. Ensuite *le temps*, qu'il faut entendre de deux façons: d'une part il s'agit de l'époque, comme le temps des cerises; ensuite il s'agit d'un concept, comme celui du temps de la relativité. Tout ceci de plus en conjonction avec le centenaire de la naissance de Jean Piaget, pour deux raisons, plus une. 1) Le rôle qu'il a joué dans le retour en force du sujet au sein de la connaissance et 2) la façon qu'il a eue d'aborder le problème du temps. Quant à la troisième raison, c'est ma dette vis-à-vis de quelqu'un qui a marqué par sa pensée l'ensemble de mes travaux.

1. Le tournant épistémologique

On peut dire que la question épistémologique essentielle est celle du rapport entre le sujet connaissant et les objets qu'il connaît. Elle a une réponse très simple, dotée même de quelque évidence apparente: c'est que le sujet est en présence du spectacle de la nature et que sa vocation est d'en observer les us et

coutumes. La réalité est donnée, les lois de la nature sont inscrites dans le monde, de sorte que la tâche du savant est de les formuler dans un langage aussi rigoureux que possible, celui des mathématiques évidemment. Dans son *Discours de la méthode*, Descartes écrivait:

Je me plaisais surtout aux mathématiques, à cause de la certitude et de l'évidence de leurs raisons [...] et je m'étonnais de ce que, leurs fondements étant si fermes et si solides, on n'avait rien bâti dessus de plus relevé.

Descartes ne s'étonnerait plus: on a beaucoup bâti depuis 1637!

Peut-être suis-je un peu caricatural, mais ceux qui comme moi ont vécu en adulte les années 1960-1970, ont pu constater que tel était le terreau sur lequel reposait le structuralisme en vogue à l'époque. Bien sûr, il n'a jamais été question de sous-estimer le rôle de l'expérimentation et donc le travail du sujet. Il n'en reste pas moins que même William James, qui a eu le mérite d'insister sur la dimension pragmatique de la connaissance, n'a jamais mis en doute que les faits observés ne fussent des faits donnés. Il fallait certes du temps pour aller de l'opinion au savoir, mais ce n'était qu'un mauvais moment à passer. Une fois le travail accompli, le savant jouissait enfin de la contemplation d'une vérité qui ne lui devait plus rien puisque, comme le disait Russell (1912), les structures logiques mises en évidence sont parallèles à celles du monde. C'était le bon temps, où les structuralistes s'entendaient pour «chanter sur tous les tons le grand air de la pensée sans sujets» (Dufour 1993).

Je ne prétends pas que plus personne ne chante ainsi, mais Piaget est passé par là, opposant à cette sorte de positivisme la conception d'une certaine forme de constructivisme. Il ne cessera de montrer que la connaissance n'est jamais donnée en elle-même mais qu'elle est, à chacun de ses moments, le résultat des interactions entre le sujet et son environnement. Il ne faut pas oublier que, en ses débuts, Piaget s'est occupé de biologie et que si Neuchâtel a quelques raisons de célébrer son anniversaire, les limnées de son lac sont à prendre au sérieux. Par l'observation de leur adaptation au milieu qui est le leur, elles ont permis à Piaget d'appuyer sa conception du développement de la

connaissance sur les deux grands processus qui sont ceux d'assimilation et d'accommodation. Le sujet pensant *assimile* les données de ses expériences aux schèmes qu'il a déjà élaborés et parallèlement il les *accommode* à ce qui est extérieur à eux. Il en découle des paliers successifs d'équilibration qui sont autant d'étapes sur le chemin illimité de la connaissance.

L'introduction du sujet et de son activité dans le paysage épistémologique donne droit de cité au changement. Le problème n'est plus alors de ramener le changeant à l'identique, comme Emile Meyerson le faisait dans *Identité et Réalité* (1908), mais d'en faire le moteur même de l'accroissement de la connaissance. «La nature du sujet est de constituer un centre de fonctionnement et non pas le centre *a priori* d'un édifice achevé». La citation est tirée du *Que Sais-je?* que Piaget a consacré au structuralisme (1968: 123), ce qui montre que, loin de rejeter le structuralisme, il l'a subverti, et la clé se trouve en ceci qu'une structure n'est plus conçue comme une forme statique, mais comme un système de transformations.

Ceci ne va toutefois pas sans soulever quelques problèmes. D'abord, dans mon langage, une transformation est une idée molle. La chrysalide se transforme en papillon, le nouveau propriétaire transforme sa maison, le rugbyman transforme un essai et l'art transforme tout ce qu'il touche. Ensuite s'il y a transformation, il y a deux états, et il est naturel alors, sinon mathématique, de penser que l'un est antérieur à l'autre et par là s'ouvre la question du temps.

2. Vitesse et durée

Je ne saurais sans impertinence, donc sans indécence, me comparer à saint Augustin: je n'en ai ni la foi, ni le génie. Il y a toutefois un point où, en toute modestie, je peux me confesser avec lui. «Qu'est-ce que le temps? Si personne ne me le demande, je le sais; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus» (*Confessions*, Livre 11, chap. XIV). Je ne chercherai donc pas à expliquer le temps et je me contenterai

de proposer une distinction: celle entre le temps des choses et le temps des sujets.

«C'est en percevant le mouvement, écrivait Aristote, que nous percevons le temps» (*Phys.* IV, 11, 219a). Le temps apparaît ainsi comme extérieur au sujet, c'est un milieu au sein duquel se produisent les changements, milieu qui d'ailleurs, avec Einstein, s'est avéré conjoint avec celui de l'espace. Toutefois le temps offre une difficulté propre et c'est celle de sa mesure. Une distance se mesure par le report d'une longueur, mais pas plus qu'une température ne peut être mesurée par une température-unité, pas plus un temps ne peut l'être par un temps. Dans les deux cas, il faut en appeler à des phénomènes associés et c'est ici que j'en viens à Piaget, pour qui le problème était précisément celui de la mesure du temps. On connaît sa solution: le phénomène associé, seul directement perceptible, est la vitesse, de sorte que la durée d'un mouvement est le quotient de l'espace parcouru par sa vitesse et de, façon plus générale, le temps d'un changement est le quotient d'une mesure du changement par la vitesse de ce changement.

Conformément à sa démarche profonde, Piaget est à la recherche d'invariants et de lois de conservation, ce qui, d'une part peut sembler paradoxal lorsqu'il est question du devenir mais, d'autre part introduit une grande cohérence dans la pensée. La genèse du temps apparaît alors analogue à celle du nombre: il s'agit de la synthèse opératoire de sériations d'événements et d'emboîtements de durées. Et, même si à ses yeux Aristote avait parfois la mentalité d'un enfant de sept ans, il le rejoint lorsque le Stagirite complète sa pensée en écrivant que «Le temps est donc une espèce de nombre».

Il en résulte que le temps physique est de nature essentiellement réversible et que, comme Einstein l'écrivait à son ami Besso: «la distinction entre passé, présent et futur n'est qu'une illusion, même si elle est tenace» (Cité par Prigogine et Stengers 1979: 275). On reste dans un monde finalement atemporel, x et y peuvent varier comme l'on voudra, dans $y = f(x)$, f est constante. Certes la science classique parle volontiers de cycles, mais si les cycles en appellent bien à du temps, ce temps est

purement répétitif et n'a absolument rien de créateur, comme le voulait Bergson.

Il est vrai que, comme l'écrivent encore Ilya Prigogine et Isabelle Stengers à la même page:

La physique, aujourd'hui, ne nie plus le temps. Elle reconnaît le temps irréversible des évolutions vers l'équilibre, le temps rythmé des structures dont la pulsion se nourrit du monde qui les traverse, le temps bifurquant des évolutions par instabilité et exemplification de fluctuations, et même ce temps microscopique [...] qui manifeste l'indétermination des évolutions physiques microscopiques.

Il n'en reste pas moins que, jusque dans la physique atomique, les lois de conservation continuent à jouer un rôle essentiel: conservation de l'énergie, de la quantité de mouvement, de la charge électrique, etc. Qui plus est, pour reconnaître l'irréversibilité du temps, le physicien doit prendre en compte la position de l'observateur, lequel est devenu acteur. Ceci me conduit à l'examen du temps du sujet.

La meilleure façon d'envisager le temps vécu du sujet est de le faire sous l'aspect de la durée, et c'est Paul Fraisse qui l'a fait à travers son débat avec Piaget. A ses yeux, la durée est la distance (temporelle) qui sépare le sujet de son désir et de son souvenir, ce qui comporte un aspect qualitatif essentiel. Il ne saurait en effet exister de désir ou de souvenir que de quelque chose, de sorte que nous vivons des expériences temporelles qui ne doivent rien au mouvement et à la vitesse. La durée se trouve être ainsi à la base du devenir, elle est le fondement de l'antérieur et du postérieur. «La durée nous apparaît alors comme une organisation dynamique du successif» (Fraisse 1966: 268).

Avant d'aller plus loin, je voudrais souligner que, sous sa forme la plus intériorisée, ce temps vécu s'offre comme le temps du rêve, ce temps que dans un article des *Confrontations psychiatriques* Paul Hermann dit être «un temps intuitif, sauvage, informe, chaotique, plein de l'énergie du désir» (1996: 70). Mais en fait et vu de l'extérieur, c'est lui qui justifie une causalité non mécanique, une causalité psychique, dans laquelle la cause peut agir avec retard et l'effet être différé. Cette causalité psychique serait même, à en croire Hervé Barreau (thèse d'Etat, Paris X,

1982), la seule à trouver place dans la mentalité Hopi étudiée par Worth.

Ceci dit, il faut noter que la prise en considération du sujet comme acteur dans le développement de la connaissance a pour conséquence la nécessité de considérer la façon dont il communique ses connaissances, donc d'étudier ses discours et leurs mécanismes langagiers. On est alors conduit à distinguer entre temps des prédicats et temps des verbes. Le temps des prédicats se réduit à trois moments théoriques: x est futur, x est présent et x est passé. Mais celui des verbes est nécessairement attaché au moment de l'énonciation, au moment où le sujet façonne ses idées – qui sont alors des idées molles, au sens de façonnables.

3. Schématisations et modèles

Il est temps – si je puis m'exprimer ainsi – d'adopter un vocabulaire plus académique. J'appellerai désormais *notions* les idées molles, et *concepts* les idées dures. Mais je m'en tiendrai aux situations dans lesquelles les concepts aussi bien que les notions se communiquent à l'aide d'une langue naturelle. Je laisse donc aujourd'hui de côté l'usage de langages logico-mathématiques. Je vais donc examiner les activités de discours qui engendrent à partir de notions, ce que j'appelle des *schématisations* et, à partir de concepts, ce que je dirai être des *modèles*.

Les notions ont ceci de spécifique qu'elles restent liées à des réalités qui leur sont extérieures, à ce que Peirce nommait des objets dynamiques et que j'appellerai des *référents*. Ainsi, lorsque François Furet (1996), dans *Le passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XX^e siècle* et dont on a tant débattu, parle de «totalitarisme», il ne renvoie pas seulement à une définition de dictionnaire, mais tout autant au stalinisme, au nazisme et au fascisme, tels qu'ils constituent pour nous des unités culturelles. Une notion est donc tributaire du locuteur, de son destinataire et de la situation d'interlocution. Par contraste, un concept vaut pour lui-même, ce qui revient à dire qu'il est pris comme un en-soi et qu'il est, comme le dit Sartre dans l'introduction à *L'Être et le Néant*, «isolé dans son être et qu'il

n'entretient aucun rapport avec ce qui n'est pas lui» (1943: 33). Bien sûr, les concepts dans un modèle ne sont pas isolés, mais chacun d'eux ne se réclame que d'autres concepts et ne s'ouvre jamais sur une réalité extérieure.

Je voudrais alors mettre en évidence cinq aspects qui permettent de distinguer les schématisations des modèles.

1. Dans une schématisation, l'activité discursive transforme les notions dont elle traite et chacune d'elles est à la fois la même et une autre, comme tout ce qui vit dans le temps. Dans un modèle, elle substitue un concept à un autre. Un modèle propose ainsi une succession d'instantanés et pas du tout un devenir.

2. Une schématisation peut faire appel à un ordre temporel et causal, tandis qu'un modèle ne fournit que des raisons. Une démonstration constitue le meilleur exemple d'activité discursive au sein d'un modèle. D'abord, une démonstration est un objet: une suite de propositions, telles que chacune d'elles est soit un axiome, soit un théorème, soit résulte d'une ou de plusieurs propositions qui la précèdent par l'application d'une règle du système, où d'ailleurs « précéder » n'est une relation d'ordre qui ne doit rien au temps. Ensuite chacun des axiomes ou des théorèmes utilisés constitue une raison de la conclusion et nullement une de ses causes.

3. Une schématisation est une communication, tandis qu'un modèle est une présentation. La communication se fait *hic et nunc*, maintenant, avec le joli jeu de mot «main-tenant» (en deux mots: tenant la main). C'est-à-dire que le présent est une sorte d'opérateur qui, appliqué au futur, le transforme en passé. Dans un modèle, le présent ne fait que marquer un état et l'imprévu n'y a pas de place. Tout au contraire dans une schématisation, qui communique et ne se contente pas de présenter, dans un discours qui renvoie toujours à ses référents, le sens résulte de l'activité du destinataire et du nouveau peut émerger.

4. Une schématisation est d'ordre descriptif concret, tandis qu'un modèle est d'ordre théorique abstrait.

5. Il est enfin possible de lier les schématisations à l'idée de complexité. Par opposition à l'idée de complication, est complexe ce qui n'a pas nécessairement un grand nombre d'élé-

ments mais comporte des processus non seulement linéaires ou même arborescents, mais des processus qui font boucles, c'est-à-dire qui sont autant déterminés par leur futur que par leur passé.

Bien sûr, schématiser et modéliser sont l'une comme l'autre des activités d'un même sujet pensant, un sujet qui est projet dans le temps, mais tandis qu'une modélisation produit un modèle dont le créateur s'est retiré, le terme de schématisation reste une nominalisation et ne conduit jamais à un résultat qui serait détaché de son moteur.

S'il est évident que toute connaissance, qu'il s'agisse de celle du monde ou de celle de l'homme, repose à sa base sur l'observation d'événements, les sciences humaines posent un problème particulier: c'est que l'homme ne se conçoit pas hors de l'histoire, laquelle n'«offre ni répétition spontanée ni possibilité d'isoler des variables en laboratoire» (Passeron 1991: 25). Le problème est alors celui de la représentation discursive des événements, et il faut bien reconnaître que les modèles, avec leurs concepts rigides, ne s'y prêtent pas du tout. Un modèle ne représente jamais un événement singulier, mais des classes d'événements. Vous m'objecterez évidemment le modèle du Big Bang, événement généralement conçu comme unique, et éminemment situé dans le devenir. Mais, dire que c'est un modèle, est une façon de parler. En fait, il se présente comme une histoire, comme un récit. Il est vrai qu'il ne s'agit pas d'un récit de fiction au sens littéraire ou mythique du terme, mais qu'il recourt à toutes sortes de phénomènes qui, eux, sont redevables à des modèles physiques et chimiques *stricto sensu*. Qu'est-ce alors qu'un récit? Gérard Genette a répondu que c'était la représentation – je dirais la schématisation – de ce qui est «acte ou événement, passage d'un état antérieur à un état postérieur et résultant» (cité par Ducrot et Schaeffer 1995: 195). On est ainsi plongé dans le domaine du temps, celui des causes et non des raisons.

Il faut cependant faire face à un obstacle sérieux, celui de la simulation sur ordinateur et des S. E. qui, d'une part repose entièrement sur des modèles – et même des modèles mathématiques – et qui, par ailleurs, déroule des processus, ce que les

systèmes formels à la Hilbert sont bien incapables de faire. Voyons donc la chose de plus près. Vous faites «tourner» le programme d'un S.E. et, *après un certain temps*, l'écran vous affiche une conclusion. – Mais, pourquoi cela? lui demandez-vous. Le système, tout au moins celui des premières générations, va vous répondre en faisant défiler les règles et les axiomes dont il s'est servi. On est alors apparemment bien proche de la définition de Genette, mais il faut noter deux choses. 1) On se trouve en présence de raisons et non de causes, de sorte que la conclusion, si elle en résulte bien, n'est pas pour autant un événement. Sauf évidemment pour vous. Le programme a effectivement pris du temps, mais c'est le temps du calcul et de l'écriture, ce n'est pas le temps de ce que vous vivez comme un événement qui, lui, est hors du système. 2) De plus, dans ce qu'on aime à appeler le «dialogue homme-machine», la machine ne produit que des propositions, jamais des énoncés, la machine n'est pas en position de co-énonciateur.

J'ai écrit quelque part un petit article intitulé *La sociologie malade de la physique*. En fait, je ne parlais de sociologie que pour des raisons d'opportunité – peut-être d'ailleurs devrais-je dire des causes! Mais ce sont toutes les sciences à dimension historique qui ne peuvent se satisfaire des seuls modèles, pour ceci qu'elles vivent du singulier. Le cas le plus frappant est sans doute celui de la psychanalyse, qui va jusqu'à s'appuyer sur des noms propres: le cas d'Anna O. est typique. Vous me rétorquerez par le démon de Maxwell, mais tout justement le deuxième principe de la thermodynamique montre l'impossibilité de son existence, tout au contraire de celle de Madame Bertha Pappenheim (1859-1936).

Puisque je viens de faire allusion à l'entropie, marque physique de l'irréversibilité du temps, je voudrais en profiter pour souligner que ce sont tout justement les organismes vivants situés dans le temps, les sujets avec leurs projets, qui sont seuls capables de renverser la marche de l'entropie. Ceci me conduit, pour terminer, à revenir sur le fait que, par contraste avec les modèles dont il s'est retiré, le sujet reste à l'intérieur de ses schématisations. Les notions qu'il y travaille restent liées à la situation dans laquelle il communique, elles en appellent,

comme je l'ai dit, aux référents, à des unités culturelles plus ou moins partagées par leur destinataire, lequel ne cesse d'interpréter ce qui lui est proposé. Comme l'écrivait encore Jean-Claude Passeron dans la conclusion de l'ouvrage déjà cité (1991: 380):

le sens [de ces objets de pensée] ne saurait être épuisé par une "définition définie" puisqu'ils ne peuvent être complètement coupés, pour garder un sens opératoire dans la langue scientifique, de leur *référence déictique* à des noms propres d'individualités historiques.

Contrairement donc à ce qui se passe dans les modèles, l'accord sur les définitions et les règles du jeu n'est pas préétabli. Le métalangage est totalement imbriqué dans le langage-objet. C'est ce qui a souvent conduit Jean-Claude Gardin à ironiser sur les trop nombreuses publications en sciences humaines d'une redoutable épaisseur et dont les auteurs consacrent bien plus de pages à exposer leur point de vue, leurs méthodes et les errements de leurs confrères qu'à traiter véritablement de leur sujet. Le constat est irréfutable mais, que voulez-vous, ainsi que Valéry l'écrivait dans *L'idée fixe*: «Perle implique mollusque»: les idées dures présupposent les idées molles.

Centre de Recherches Sémiologiques
Université de Neuchâtel
Espace Louis-Agassiz 1
CH - 2000 NEUCHÂTEL

Références

- DUCROT O. & SCHAEFFER J.-M. (1995). *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris: Seuil.
- DUFOUR D.-R. (1993). Comment digérer le structuralisme? *Le Débat*, n° 73, 4-10.
- FRAISSE P. (1966). L'estimation de la durée. In: *Psychologie et épistémologie génétique. Thèmes piagétiens*. Paris: Dunod, 253-269.

- FURET F. (1996). *Le Passé d'une illusion. Essai sur l'idée de communisme au XX^e siècle*. Paris: Lafont / Calmann-Lévy.
- MEYERSON E. (1908). *Identité et réalité*. Paris: Alcan.
- HERMANN P. (1996). Épistémologie et psychanalyse. *Confrontations psychiatriques*, n° 37, 47-82.
- PASSERON J.-C. (1991). *Le raisonnement sociologique*. Paris: Nathan.
- PIAGET J. (1968). *Le structuralisme*. Paris: Que Sais-je?
- PRIGOGINE I. et STENGERS I. (1979). *La nouvelle alliance*. Paris: Gallimard.
- RUSSELL B. (1912). *Problèmes de philosophie*. New York et Londres. (Trad. française par J.-F. Renauld, Paris 1923).
- SARTRE J.-P. (1943). *L'Être et le Néant*. Paris: Gallimard.